

LES MOTS QUI RESTENT, UN FILM DE NURITH AVIV

[Anna Angélopoulos](#)

Érès | « Le Coq-héron »

2022/3 N° 250 | pages 113 à 116

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749274751

DOI 10.3917/cohe.250.0113

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2022-3-page-113.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Cinéma et psychanalyse



## Les mots qui restent, *un film de Nurith Aviv*

Anna Angelopoulos

Dans le film précédent de Nurith Aviv, *Yiddish*<sup>1</sup>, la poésie yiddish des années trente fut une véritable découverte. Les protagonistes du film ont tous appris la langue une fois adultes. Tous sont tombés amoureux de sa poésie, de ses sonorités, de son histoire. Il s'agissait d'un investissement personnel, subjectif, qui les incitait à voyager, à créer, à retrouver une intériorité. Ils en ont fait une langue de l'avenir.

Dans *Des mots qui restent*<sup>2</sup>, Nurith Aviv cherche à mener les interlocuteurs du film au refoulé de leur histoire, en douceur. Pour reprendre une métaphore de l'inconscient, on peut dire qu'elle les fait passer de l'ombre à la lumière.

Dans son œuvre, Nurith Aviv « filme la parole », comme elle aime à le dire. Ses films conduisent les uns aux autres : autour des langues, des traductions, des transmissions et des pertes de l'enfance. *Des mots qui restent* filme particulièrement la perte,

celle des langues de l'origine. Entendues le plus souvent dans la bouche des grands-parents, disparues parfois avec eux, des mots en ressurgissent à la faveur de parcours singuliers des descendants, dans une autre langue, une autre vie. On a vu précédemment, dans *D'une langue à l'autre*, comment ces langues vernaculaires juives ont été abandonnées en Israël au profit de l'hébreu, au moment de la recherche et de l'élaboration d'une nouvelle identité israélienne. Dans d'autres pays, c'est la langue d'intégration de la terre d'accueil qui a évincé ces langues juives, telles que le judéo-lybien, le judéo-arabe, le judéo-persan, le judéo-espagnol, ou la hakétia, répandue surtout au Maroc. Aujourd'hui elles sont peu transmises aux générations suivantes.

Le film commence avec la force des lettres hébraïques, puissance d'un alphabet qui a servi à l'écriture de dizaines de langues juives. Il se termine par la force pulsionnelle de

1. Film documentaire de Nurith Aviv (2020), présentation dans le numéro 248 du *Coq-Héron*, <http://nurithaviv.free.fr/Yiddish/yiddish.htm>.

2. Film documentaire de Nurith Aviv (2022), <http://nurithaviv.free.fr/DesMots/QuiRestent/desmotsqui restent.html>.

la parole, jusqu'aux sonorités inarticulées de la voix. « Les fenêtres font le premier cinéma », disait Marc-Alain Ouaknin en commentant le film *Annonces*. Chez Nurith Aviv, les fenêtres cadrent, ouvrent sur d'autres mondes, tout comme les lettres carrées de l'hébreu accueillent les rêves d'autres langues.

Mais à chaque film ses propres fenêtres. Par exemple, dans Yiddish, les interlocuteurs marchaient d'abord dans la rue, dans une extériorité, puis ils rentraient chez eux avec leur badge, vers leur monde intime d'où s'ouvraient alors des fenêtres réelles sur d'autres vues, cours ombragées, jardins intérieurs de leur rencontre subjective avec le yiddish. Le mouvement de caméra vers l'intérieur amenait le spectateur à découvrir ainsi le yiddish de chacun, dans sa rêverie, et il enveloppait tout le film.

Dans *Des mots qui restent*, les interlocuteurs sont tous vus de dos au départ. Un dos sombre dans le contre-jour. Plantés au milieu de la fenêtre, ils regardent tous vers l'extérieur, dehors, au loin. C'est un mouvement de caméra inhabituel, car, pour pouvoir parler, il faut se retourner, quitter cette part d'ombre qui va s'éclairer d'une parole. S'agit-il de filmer ces empêchements, ces interdits à dire, la levée des silences qui pèsent sur les mots que les ascendants n'ont pas tous emportés ?

Les six histoires racontées sont marquées d'une brèche faite soit après un départ en exil des ascendants ou une disparition, soit par un voyage s'imposant peu ou prou, une fuite imposée par un traumatisme. Les six protagonistes sont, pour ainsi dire, des êtres déplacés, ou en errance, de vrais voyageurs de contes. Cette brèche de l'exil est tissée, intégrée dans la construction des personnes. Jeunes ou moins jeunes, ils sont menés, sans le savoir, par « des mots qui restent », ces mots et sonorités saisis alors qu'ils circulaient autour d'eux dans l'enfance, mots souvent dépourvus

de sens qui s'éprouvaient comme des objets, leur laissant des goûts inconnus dans la bouche, et qui vont tisser très singulièrement et subrepticement leur devenir.

Ce sont ces mots restés en mémoire ou retrouvés qui s'égrenent tout au début : *chikitika* (petite fille), *kalavas-sika* (petite courgette), *vivas kreskas* (que tu vives et grandisses), *tipad* (théière), *dabagar* (doucement), *shergoumas* (bouche), *kolja* (courgette), *kazané* (marmite), *medda* (table), *sbark ?* (comment vas-tu ?), *sronia* (chaleur), *kashdataï* (tasse de thé), *raft* (il marche)....

Et puis soudain, au milieu des récits, au détour d'une phrase, le silence. Moment émouvant où se glissent des photos dentelées, jaunies, un peu déchirées parfois, qui nous montrent l'adulte enfant avec l'un de ses parents, les deux, des grands-parents, des amis de la famille, donnant ainsi corps aux générations d'avant dont sont restés des mots.

Sur les six intervenants du film, quatre sont plutôt âgés, Lynn Anselem, Aldo Naouri, Anna Angelopoulos et Anat Pick, et deux sont plus jeunes, Jonas Sibony et Zohrar Elmakia. Les plus vieux, de toute évidence, servent de témoins d'un monde révolu, chacun à sa façon.

Lynn Anselem, qui étudie, écrit, traduit et enseigne la hakétia pour la diffuser et pour qu'on la connaisse, exprime son inquiétude intime :

« Toute ma vie, j'ai eu cette crainte, cette peur de n'avoir, un jour, plus personne à qui parler, si ce n'est le mur. »

Anna Angelopoulos dit avoir grandi face à un mur fait de matériau psychique inconnu, car lié au traumatisme indicible de la Shoah. C'est en déchiffrant l'écriture phonétique dans laquelle furent recueillis des contes judéo-espagnols des Balkans qu'elle retrouvera des mots entendus autrefois, dans son enfance. Aldo Naouri explique avec tendresse que, lors de leur exil forcé de la Lybie

vers l'Algérie, sa mère continuera à parler son judéo-lybien, une variante de judéo-arabe faite de mots de l'ottoman, de l'éthiopien, du maltais, et qu'elle s'est toujours débrouillée coûte que coûte avec sa langue pour que les autres la comprennent. Anat Pick s'est trouvée plongée dans le judéo-persan énigmatique de sa mère et de sa grand-mère, actives à préparer divers plats, en riant ou en se disputant, tandis qu'elle jouait à côté. Elle en gardera la sensation d'avoir une double bouche qui mangeait et parlait, broyait la matière et mangeait le mot. Pour elle, toutes les langues sont devenues corporelles.

Les jeunes, quant à eux, sont à la recherche d'un monde d'avant la brèche de l'exil de leurs parents. Ils sont amenés, chacun différemment, à enseigner, à traduire, ou à écrire de la littérature et de la poésie dans ces langues retrouvées. Zohar Elmakias ressentait les mots judéo-arabes incompris de sa mère comme des objets qui sortaient des corps en présence et entraient dans le sien. Elle ira à New York, traduira de grands textes d'auteurs noirs américains, dont la migration forcée lui fera mieux comprendre l'exil de sa mère en Israël, et ressentir ce que cela fait de vivre dans une langue qui n'est pas la sienne. Elle écrira un roman dont l'héroïne est la langue.

Jonas Sibony, né à Montpellier, était entouré de langues, le yiddish du côté maternel ainsi que le judéo-arabe marocain hérité de son grand-père. Voulant apprendre l'hébreu plus tard, il a sans cesse rencontré la langue arabe sur son parcours d'étudiant. Il retrouvera les mots du judéo-arabe marocain de son grand-père, dont la mort choquante accidentelle avait été recouverte de silence. Il deviendra enseignant d'hébreu et de dialectologie arabe.

Dans son film, Nurith Aviv éclaire à contre-jour la scène inconsciente, en ouvrant la fenêtre de la métaphore ; les mots et associations émergent en

évoquant des images passées. Tous, artistes et psychanalystes compris, ne sommes-nous pas à la recherche des origines, de traces perdues, de scènes imaginaires effacées qui nous échappent ?

Le film *Yiddish* nous révélait déjà une poésie d'avant-garde inconnue. De manière inattendue, *Des mots qui restent* se clôt sur un acte poétique avec la « poésie sonore » qu'Anat Pick pratique. Elle nous plonge soudain dans l'oralité, loin de la signification, de la syntaxe et du lexique. Elle nous fait entendre de l'intérieur d'elle-même les explosions de langage de sa mère et de sa grand-mère qui parlaient fort, riant, se disputant, tout en cuisinant, avec ces « giclements tranchants » qu'elle reproduit. Enfant, elle recevait l'impact de ces sons, sans en percevoir le sens ; aujourd'hui, elle nous les fait entendre. Cette « poésie sonore » singulière plonge le spectateur au cœur des racines de l'affect, en deçà du sens.

Dans *Des mots qui restent*, Nurith Aviv, dont le défi est de filmer la parole, nous emmène encore plus loin ; voir les sons qui façonnent l'émergence psychique du langage. Jusqu'où nous emmènera-t-elle dans son prochain film ?

### Résumé

Dans *Des mots qui restent*, Nurith Aviv filme particulièrement la perte des langues juives telles que le judéo-lybien, le judéo-arabe, le judéo-persan, le judéo-espagnol, la hakétia, soit la perte des langues de l'origine. Des mots, entendus le plus souvent dans la bouche des grands-parents, disparus parfois avec eux, ressurgissent à la faveur de parcours singuliers des descendants, dans une autre langue, une autre vie. Nurith Aviv cherche à mener, en douceur, les interlocuteurs du film au refoulé de leur histoire. Pour reprendre une métaphore de l'inconscient, on peut dire qu'elle les fait passer de l'ombre à la lumière. Les six histoires racontées sont marquées d'une brèche faite soit après une disparition ou un départ en exil des ascendants, soit après un voyage nécessaire par la force des choses ou une

contrainte de partir liée à un traumatisme. Le film commence avec la force des lettres hébraïques, puissance d'un alphabet qui a servi à l'écriture de dizaines de langues juives. Il se termine par la force pulsionnelle de la parole, jusqu'aux sonorités inarticulées de la voix.

**Mots-clés**

Brèche de l'exil, langues juives, lettres hébraïques, judéo-espagnol, hakétia, judéo-libyen, judéo-persan, judéo-arabe, langue interdite, mémoire, sonorités, goûts.

**JOURNÉE D'HOMMAGE À CLAUDE GUY**

(oct. 1948-janv. 2022)

***La Fédération Des Ateliers De Psychanalyse***

dont Claude Guy a été trop brièvement le président organise une journée d'hommage en sa mémoire

**SAMEDI 7 JANVIER 2023**

De 11h à 17h

- De 11h à 13h : projection du film de **NURITH AVIV**  
***Le dur désir de Durer. Conversations avec Claude Guy***  
suivie d'un débat.

Au cinéma *Les Trois Luxembourg*,  
67 rue Monsieur-le-Prince, 75006 Paris

- De 14h30 à 17h, ***ses amis et collègues***  
***évoqueront son travail et sa mémoire.***

Avec les interventions d'Elisabeth FORVEILLE (Présidente de la F.A.P.),  
Alice CHERKI, Anna ANGELOPOULOS,  
Sylvette GENDRE-DUSUZEAU, Jeanne AUZAS, Mireille FOGNINI,  
Corinne-Déborah DAUBIGNY, Olivier GOUGEAT.

Et des ponctuations de lecture à voix haute par Judith GUY  
et la COMPAGNIE LA LISEUSE.

À l'Institut Protestant de Théologie, 83 boulevard Arago, 75014 Paris

[www.federation-ateliers-psychanalyse.org](http://www.federation-ateliers-psychanalyse.org)  
Renseignements et contact [clairegregoire@wanadoo.fr](mailto:clairegregoire@wanadoo.fr)